



Le monde  
sous nos yeux

19 Janvier > 30 Juillet 2023

CIP / Centre International du Photojournalisme - Perpignan

Le Centre International du Photojournalisme présente

# **Le monde sous nos yeux**

Cycle d'expositions consacré à la représentation de la violence

**Alizé le Maout** - Ce que leurs yeux ont vu...

**Giles Duley** - Legacy Of War

**Alexandra Boulat** - Éclats de guerre

**Jean-François Leroy** - Rencontre

**Agnès Sajaloli** - Lecture

19 Janvier - 30 Juillet 2023

Couvent des Minimes - Perpignan

24 rue François Rabelais

66000 PERPIGNAN

Entrée libre

**Centre International du Photojournalisme**

+33 4 68 62 38 00

**Presse**

2e BUREAU

Sylvie Grumbach, Anna Rouffia

[cip@2e-bureau.com](mailto:cip@2e-bureau.com)

+33 1 42 33 93 18

[www.2e-bureau.com](http://www.2e-bureau.com)

# ALIZÉ LE MAOULT

## Ceux que leurs yeux ont vu...

Série de diptyques composés de portraits de reporters de guerre face à leurs images les plus iconiques ou les plus personnelles. 2013-2023

Avec la série de diptyques intitulée « Ce que leurs yeux ont vu... » Alizé Le Maoult rend hommage aux reporters de guerre, aux témoins de l'Histoire, à ceux qui témoignent des soubresauts du monde, souvent au péril de leur vie.

Abbas, Ameer Al Halbi, Ali Arkady, Lucas Barioulet, Patrick Baz, Yannis Behrakis, Guillaume Binet, Alexandra Boulat, Éric Bouvet, Alain Buu, Alvaro Canovas, Robert Capa, Patrick Chauvel, Rachel Cobb, Enrico Dagnino, William Daniels, Jérôme Delay, Françoise Demulder, Maxim Dondyuk, Corinne Dufka, Thomas Dworzak, Edouard Elias, Corentin Fohlen, Stanley Greene, Thomas Haley, Ron Haviv, Olivier Jobard, Jon Jones, Alain Keler, William Keo, Bulent Kilic, Gary Knight, Bénédicte Kurzen, Frédéric Lafargue, Catherine Leroy, Pascal Maitre, Evgeniy Maloletka, Aline Manoukian, Don McCullin, Steve McCurry, Christopher Morris, John G. Morris, Yan Morvan, James Nachtwey, Anja Niedringhaus, Emmanuel Ortiz, Caroline Poiron, Sergey Ponomarev, Noël Quidu, Patrick Robert, David Seymour dit « Chim », Chloé Sharrock, Joao Silva, Christine Spengler, Maggie Steber, Tom Stoddart, Gerda Taro, Pierre Terdjman, Nick Ut, Véronique de Viguerie, Alfred Yaghobzadeh, Francesco Zizola.

De nouveaux diptyques seront présentés au cours du printemps 2023. La liste des photographes exposés sera donc amenée à s'enrichir au fil du temps.

Commissariat : Jean-Luc Monterosso, Jean-Luc Soret, Nicolas Petit.

### ALIZÉ LE MAOULT

Depuis son plus jeune âge, Alizé Le Maoult est immergée dans la photographie. Sa passion est née avec son père « photographe amateur de talent », qui transformait la salle de bains familiale en labo photo. D'abord, modèle privilégié de celui-ci, c'est le cinéma qui l'enrôle, très jeune, pour faire ses premiers pas devant la caméra.

Après des études de cinéma à New York, elle collabore avec des réalisateurs de renom comme Walter Salles, Balthazard Kormakur, Manuel Pradal, Jorge Navas ou encore Elia Suleiman pour le film « Intervention divine » (Prix du jury à Cannes en 2002).

L'année 1995 est une date clef. Le cinéma l'emmène dans la guerre à Sarajevo pour le tournage du film « Le Cercle parfait » d'Ademir Kenovic. Cette expérience professionnelle et émotionnelle intense lui inspirera plus tard, le premier volet de la série de portraits de photographes de guerre « Ce que leurs yeux ont vu / Génération Sarajevo... ». Alizé a étendu ce projet inédit à d'autres photographes de guerre et aux nouvelles générations.

Son travail photographique accompagne sans relâche sa trajectoire cinématographique à travers le monde, elle s'en détache, et tente d'extraire avec la photographie la beauté et la poésie qui nous entoure.

L'être humain, la ville, la nature sont ses terrains d'exploration récurrents et sans frontières. Du portrait à l'abstrait, ses univers visuels se racontent en série : Réconciliation I & II (avec Romain Léna), Pink Shanghai, Cuba Blues, White Washington, Sérénité, Vibrations, Nuits Eclairées...

Alizé Le Maoult a exposé à Paris, Beyrouth, Sarajevo, Caen, Meaux et Verdun aussi bien dans des galeries et des foires que dans des

Musées ou institutions. Elle a également exposé aux côtés de Yann Arthus-Bertrand, la série «Sable végétal» à la Galerie Mandarine (Paris) en 2018-2019, et « À ciel ouvert » à la galerie Myriam Bouagal (Paris) en 2019. Elle a également exposé aux côtés de Yann Arthus-Bertrand la série «Sable végétal».

Ce que leurs yeux ont vu...

Christine SPENGLER



*" J'aimerais que nos photos puissent transmettre des cris et des odeurs, comme celles qui se dégagent ce matin-là dans le ciel livide de Phnom Penh..."*

*Il était midi lorsque je pris cette photo apocalyptique avec mon Nikon fétiche quand deux cent vingt roquettes tombèrent sur nous en vingt minutes..."*

*"I would prefer that our pictures transmit the cries and smells that were perceived that morning in the livid sky of Phnom Penh..."*

*It was noon when I took this apocalyptic photo with my favorite Nikon when two hundred rockets fell on us in the space of twenty minutes..."*

CAMBODGE . CAMBODIA



Cambodge, 1974  
Le bombardement de Phnom Penh par les Khmers rouges.

Cambodia, 1974  
The Khmer Rouge bombing of Phnom Penh.

© Christine Spengler

En 1994, Alizé Le Maoult est en Bosnie pour la préparation du film *Le Cercle parfait* du cinéaste bosnien Ademir Kenović. Le tournage commence en décembre 1995 après la signature des accords de Dayton qui met officiellement fin au conflit.

Alizé Le Maoult habite alors sur la « Sniper Alley » de Sarajevo. Dans la ville assiégée depuis plus de trois ans elle rencontre les reporters, et en particulier, une nouvelle génération de photojournalistes encore nombreux à couvrir ce qui fut la première guerre en Europe après la Seconde Guerre mondiale. De ces rencontres, naît chez Alizé Le Maoult l'envie de rendre hommage à ceux qui témoignent. Cinéaste de formation, c'est pour un projet de long métrage, dont les personnages principaux sont des reporters, qu'elle commence naturellement à se documenter sur les photographes de guerre et qu'elle fait la rencontre de Stanley Greene à New York puis de Patrick Chauvel à Paris.

En avril 2012, Patrick Chauvel et Rémy Ourdan préparent leur documentaire *Le siège*, relatant le siège de Sarajevo. Ils décident de réunir, 20 ans après, tous ceux qui avaient couvert le siège, dans la capitale bosnienne. À l'invitation de Patrick Chauvel à rejoindre les photojournalistes à Sarajevo, à l'Holiday Inn, hôtel où nombre d'entre eux se trouvaient pendant le siège, Alizé Le Maoult a de la retenue, elle n'est pas reporter, ni même journaliste. « Devant ma réserve, raconte-t-elle, Patrick Chauvel me dit : "tu n'es peut-être pas reporter mais toi tu sais" et donc, ce « toi tu sais » a été le point de départ, car il actait la légitimité de ma présence parmi ces grands photojournalistes ». Cette année-là la ville de Sarajevo célèbre les vingt ans du début de la guerre avec une scénographie particulière : un immense panneau rouge barrant de toute sa largeur l'artère principale de Sarajevo et, inscrit au centre en blanc, le nombre 11 541, soit le nombre de morts durant le siège. Derrière le panneau, un flot de chaises rouges en plastique s'étend ; chaque chaise symbolise un mort, et forme « comme un flot de sang qui traverse la ville » commente Alizé Le Maoult.

Le jour de l'inauguration, nous arrivons avec les reporters, et quelque chose nous saisit tous physiquement. On avance le long des centaines de chaises, et tout d'un coup on arrive à la hauteur de toutes petites chaises, près de 600 chaises, qui symbolisent les enfants qui ont été tués. Et là, les parents apportent des fleurs, des jouets et des peluches qu'ils déposent sur les petites chaises rouges. À ce moment-là, même les plus aguerris des reporters sont submergés par l'émotion. Tout le monde essayait de retenir ses larmes, nous étions dans un état de sidération. Vingt ans après. Tout cela paraissait irréel, absurde. De retour à l'hôtel Holliday Inn, j'ai eu envie d'archiver l'unicité et le paradoxe de ce moment, j'ai donc demandé aux reporters de les photographier contre le mur de l'hôtel au Polaroid 180 en noir et blanc, c'est comme cela qu'a commencé la série de portraits "Ce que leurs yeux ont vu..."». J'ai réalisé ensuite tous les portraits au Leica 50mm en extérieur avec le même dispositif frontal, les yeux dans les yeux et dos au mur, métaphore des murs qui se construisent en temps de paix et sont détruits au fil des guerres, des murs qui abritent aussi bien les populations que les reporters. Le premier volet "Génération Sarajevo" sera exposé en 2014 à l'Hôtel Europe lors des commémorations pour le centenaire de la Première Guerre mondiale et depuis, j'ai poursuivi ce travail et ai réalisé une centaine de portraits à ce jour.

« Puis, en 2016, dans le cadre de la préparation d'une exposition dans les collections permanentes du musée de la Grande Guerre, à Meaux, avec mon commissaire d'exposition, nous avons souhaité mettre en regard de chaque portrait une image prise par les photographes eux-mêmes. Je leur ai demandé de choisir une photo parmi tous les conflits qu'ils ont couverts qui représenterait "la guerre", car eux seuls savent ce qu'ils ont vu... Je voulais aussi que nous entendions leur voix pour accompagner le portrait et l'image, je leur ai donc demandé de me livrer des mots personnels soit au sujet de la guerre, de leur métier ou sur le fait d'être un témoin de l'Histoire. Il était important de pouvoir saisir le plus intimement possible leur voix, le rapport qu'entretiennent ces photographes aux conflits qu'ils couvrent, à leur engagement ».

Alizé Le Maoult, entretien avec JL. Soret, 24 octobre 2022

Ce que leurs yeux ont vu...

Ameer AL HALBI



*J'ai toujours voulu documenter et écrire parce que la photographie seule est incapable de capturer l'intégralité des blessures de chaque individu confronté à la guerre. Les blessures sur les corps ne sont rien comparé à celles qui restent dans les âmes. La photographie impose parfois ses limites pour les capturer et les évoquer, bien que les visages en soient parfois des reflets partiels. Ces blessures échappent aussi au regard de la justice et de la société.*

*I have always wanted to document and write because photography alone is incapable of capturing the entirety of the wounds of each individual confronting war. The wounds on the bodies are nothing compared to those that remain in the soul. Photography sometimes does not always capture and evoke suffering, although the faces are sometimes partial reflections of them. These wounds also escape the gaze of justice and society.*

SYRIE . SYRIA



Alep, le 12 septembre 2016

Des hommes portant des bébés se frayent un chemin à travers les décombres du quartier de Salihin dans l'est d'Alep, le jour où un cessez-le-feu négocié avec la Russie et les États-Unis devait commencer.

Aleppo, 12<sup>th</sup> September, 2016

Men carrying babies make their way through the rubble in the Salihin neighborhood of eastern Aleppo on the day a ceasefire brokered with Russia and the US was due to begin.

© Ameer AL HALBI / AFP

Ce que leurs yeux ont vu...

Véronique de VIGUERIE



*J'ai pris cette photo deux mois après que mon amoureux ne meurt dans mes bras. J'étais au fond du trou. C'était mon premier reportage après sa disparition. Je me fichais de la mort, je voulais l'approcher au plus près, l'embrasser. Alors avec Manon, la journaliste qui m'accompagnait, on a poussé les limites, on est rentré avec une histoire forte. Ce reportage m'a sauvée, le premier pas vers la vie, l'avenir. Je lui dois beaucoup.*

*I took this picture two months after my lover died in my arms. I sank into deep depression. On my first job after his death, I could not care less about death, I even wanted to get as close to it as I could, and even kiss death. Then with Manon, the journalist who was with me, we pushed the boundaries and came back with a powerful story. It saved me. It was the first step towards life, towards the future. I owed this story a lot.*

NIGÉRIA . NIGERIA



Nigéria, juillet 2009

Les militants MEND (Mouvement pour l'Emancipation du Delta du Niger) sous le commandement de Tom Atteke reviennent d'une opération contre une plateforme pétrolière vers leur camp caché dans la mangrove du delta du Niger.

Nigeria, July 2009

The MEND (Movement for the Emancipation of the Niger Delta) militants under the command of Tom Atteke returning from an operation against an oil platform in their hidden camp in the mangrove of the Niger Delta.

© Véronique de VIGUERIE

# GILES DULEY

## *Legacy of War*

*Legacy Of War* (L'héritage de la guerre) est constitué de plusieurs corpus d'images.

Dans le cadre de cette exposition, nous présentons les séries ***Kintsugi***, ***We Are Here Because We Are Strong*** (Nous sommes ici parce que nous sommes fortes) et ***The Friendship Salon*** (Le salon de l'amitié).

Commissariat : Jean-Luc Soret.

Au cours des quinze dernières années, Giles Duley a documenté les effets à long terme des conflits dans le monde par le biais de ses photographies et de ses écrits. Son projet *Legacy of War* explore l'impact durable de la guerre sur les individus et les communautés à travers les récits de ceux qui vivent les lendemains de ses affrontements.

Qu'arrive-t-il aux pays et à leurs habitants une fois qu'un conflit est terminé ? Alors que la plupart des médias se concentrent sur les conséquences économiques et politiques à court terme de la guerre, le travail de Duley s'intéresse à l'humain et au personnel. Il explore l'environnement local et la vie quotidienne des personnes touchées par les conflits et soulève des questions souvent négligées par les grands médias et l'Histoire.

Son travail contourne la dimension dramatique si souvent associée à la guerre. Vous ne verrez pas d'images de chars, de canons, d'explosions dans son travail, mais plutôt des histoires de la vie quotidienne de ceux qui sont pris dans la guerre.

### GILES DULEY

Giles Duley est Directeur Général de la Fondation *Legacy of War*, photographe, écrivain, chef-cuisinier et présentateur, né en 1971 à Londres. Il débute sa carrière comme photographe musical et travaille avec des artistes comme Mariah Carey, Oasis et Lenny Kravitz.

En 2004, Duley s'est tourné vers le travail documentaire, s'associant à des organisations caritatives telles que HI (Humanity and Inclusion), EMERGENCY, Save the Children et UNHCR (Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) pour mettre en lumière des histoires moins connues qui méritent l'attention et l'action du public. Son travail l'a conduit en Irak, en Afghanistan, au Sud-Soudan, en République démocratique du Congo, en Angola, au Bangladesh, au Kenya, en Ukraine, en Jordanie, au Liban, en Colombie, au Vietnam et au Nigeria, entre autres.

En 2015, il a lancé son projet *Legacy of War*, qui cherche à explorer les thèmes communs des conflits. Une partie essentielle du projet consiste en des collaborations avec d'autres artistes et écrivains tels que Massive Attack et PJ Harvey.

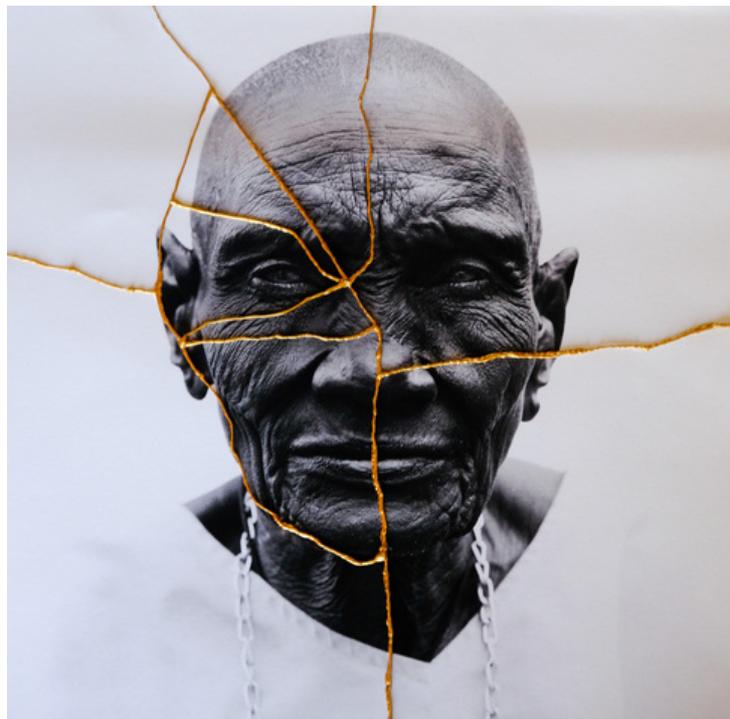
En 2011, alors qu'il travaillait en Afghanistan, Duley a été gravement blessé par une bombe artisanale. À la suite de ses blessures, il est triplement amputé. En 2012, il est retourné en Afghanistan pour poursuivre son travail de photographe.

L'ONG *Legacy of War Foundation* qu'il a fondé et qu'il dirige est une organisation caritative internationale qui aide les communautés et les individus à reconstruire leur vie après un conflit. Duley milite pour les droits des réfugiés et des personnes handicapées.

En 2019, il a été récompensé par le prix Amnesty Media pour le photojournalisme.

# *Kintsugi*

Ouganda, juin 2020



© Giles Duley

Le *kintsugi* est inspiré d'un concept zen selon lequel, en présence d'une céramique brisée, bol ou plat précieux, il convient de ne pas chercher à effectuer une réparation invisible, comme nous le faisons en Occident, mais, en rejoignant les morceaux, de souligner les lignes de cassure, de sorte que la beauté et la solidité des fêlures soient mises en valeur. Les précieuses veines d'or courant à la surface du bol sont là pour mettre en évidence les cassures qui font partie intégrante de l'histoire de l'objet, qu'il faut rappeler et contempler.

« Selon moi, le *kintsugi* représente la résilience. Les expériences que nous avons vécues, qui nous ont brisés, abîmés, blessés, fait souffrir, sont les lignes de fortune de notre vie qui doivent être réparées avec de l'or. Il ne faut pas en avoir honte, ni les dissimuler, mais les considérer comme la source de notre force et de notre résilience.

Durant de nombreuses années, j'ai eu honte des cicatrices de guerre sur mon corps, je les cachais ; mais maintenant, je les ai acceptées et les célèbre comme mon *kintsugi* personnel. Aussi ai-je été très touché quand Toni Hollis, mon amie chère, a créé ces *kintsugi* à partir des photos et récits de deux Sud-Soudanaises, Catarina Kade et Deborah Nyuon, qui ont fui la guerre dans leur pays et vivent aujourd'hui dans des camps de réfugiés.

Les vies de Deborah et de Catarina sont brisées, les cassures demeurent visibles. J'espère de tout cœur qu'un jour, leur vie, comme celle de millions d'autres réfugiés, sera réparée. La guerre ne fera alors plus voler en éclats leurs histoires personnelles ; elles seront cimentées par l'or. » - Giles Duley

# ***We Are Here Because We Are Strong***

*(Nous sommes ici parce que nous sommes fortes)*

Le récit de réfugiées congolaises en Angola, décembre 2018



© Giles Duley

Dans les conflits modernes, les femmes sont souvent celles qui portent le plus lourd fardeau. Les guerres n'ayant plus de ligne de front, les populations civiles sont de plus en plus souvent prises pour cibles et le viol et les violences sexuelles continuent d'être utilisés comme arme de guerre.

Les violences faites aux femmes ont été particulièrement brutales au cours des récents affrontements qui ont débuté en mars 2017 dans la région du Kasai, en République démocratique du Congo. Un conflit qui a provoqué l'exil de plus de 34 000 personnes qui ont trouvé refuge dans la province de Lunda-Nord, dans le nord-est de l'Angola. Les réfugiés ont fait état de violences généralisées, de massacres, mutilations, incendies d'habitations, destructions de villages, d'écoles et d'églises, violations des droits de l'Homme, mais aussi de pénuries alimentaires et du manque d'accès aux biens et services répondant aux besoins essentiels.

« Lors de ma première visite au camp de Lóvua, j'ai vu deux femmes assises devant leur tente et quelque chose m'a immédiatement attiré vers elles. Rose (que j'appellerai bientôt tante Rose), sa sœur Mimi, puis Bernardette. Nous avons passé toute la journée à nous raconter nos histoires, à rire et à manger ensemble.

D'un commun accord, nous avons décidé de faire une série de portraits de ces femmes, et uniquement d'elles, de sorte qu'elles nous racontent leurs histoires. Quand je suis revenu le lendemain, on se serait cru en pleine fête. Il était interdit aux enfants et aux hommes d'y participer ; la nourriture était préparée, des piles neuves avaient été achetées pour la radio. Nous avons dansé, mangé et photographié. À vrai dire, ce fut le shooting photo le plus mémorable de ma vie – et à bien des égards, comme une célébration, une célébration de la vie.

Ces portraits expriment la force de ces femmes. Mais ils rappellent aussi les épouvantables violences sexistes, les viols et les abus sexuels dont sont victimes les femmes dans les conflits du monde entier. Le premier jour, assis en compagnie de Rose, Mimi et Bernardette, je leur ai demandé comment elles avaient pu endurer tout cela et survivre. "C'est très simple", m'ont-elles répondu, "nous sommes ici parce que nous sommes fortes." » - Giles Duley

# ***The Friendship Salon*** ***(Le salon de l'amitié)***

Ouganda, juin 2020



© Giles Duley

« Nous avons un dicton ici : “C’est une communauté qui élève un enfant, pas un individu” ». Quand Sarah Aba parle de son ancienne maison, elle évoque des après-midis passées en compagnie de ses amies, les pauses dans le travail durant lesquelles elles se tressaient mutuellement les cheveux. « À l’époque, on riait, on se donnait des conseils », rappelle-t-elle avec nostalgie. « Aujourd’hui, j’ignore où elles se trouvent. »

Le Soudan du Sud, pays le plus récent du monde, était gangréné par la violence et l’instabilité bien avant sa création en 2011. La guerre civile a éclaté en 2013, les deux camps opposés prenant pour cible les populations civiles. Ce nouveau conflit a aggravé les conséquences de la famine et entraîné le déplacement de près de quatre millions de personnes, dont la moitié a cherché refuge et sécurité dans les pays voisins. Les femmes et les enfants représentent près de 80 % des personnes déplacées. Ils sont tout particulièrement vulnérables.

Un déplacement massif de populations qui a abouti à une dislocation des villages et de familles entières. « La solitude est le plus grand tueur de réfugiés sud-soudanais », a noté un employé du Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés. C’est pourquoi Sarah et sept autres réfugiées du Sud-Soudan ont décidé d’agir. Bien que n’ayant aucune formation en ce domaine, elles ont ouvert un salon de coiffure dans le camp de Bidi Bidi. Situé dans le nord de l’Ouganda, non loin de la ville de Yumbe, Bidi Bidi est le deuxième plus grand camp de réfugiés au monde. Près d’un quart de million de Sud-Soudanais y vivent, la majorité d’entre eux depuis 2016.

Pour les femmes qui le gèrent, ce salon de coiffure représente bien plus qu’une entreprise. Leur intention première était de fonder une association de mères célibataires, qui les occupe et ne leur laisse pas le temps de penser, seules, aux événements passés. La plupart d’entre elles ont perdu des membres de leur famille, un mari, un enfant. Elles souhaitent également créer un lieu où elles pourraient trouver un soutien mutuel et bâtir leur propre famille.

# ALEXANDRA BOULAT

## Éclats de guerre

Issue du fonds photographique du CIP, cette exposition est consacrée à la série de guerres qui dévasta la Yougoslavie, de 1991 à 1999.

Commissariat : Lucie Saada.



© Alexandra Boulat

### Nouvel éclat de guerre

De 1991 à 1999, une série de guerres dévasta la Yougoslavie. « J'ai couvert ce conflit jusqu'à l'écœurement. J'ai vu à l'œuvre, toujours et encore la même hystérie lorsque les Serbes s'efforçaient de mettre leur emprise sur les Républiques désireuses de se séparer de la Yougoslavie. Pendant presque dix ans, j'ai accompagné au cimetière des milliers de personnes. (...) Tout au long du chemin, ma vision de l'humanité s'est assombrie et tant d'atrocités m'ont fait prendre conscience de la présence du démon sur la Terre. » - Alexandra Boulat

Le 24 février 2022, la guerre éclata en Ukraine. Lorsque je vis ces images de civils en fuite, entassés dans les bus et sur les routes, ces immeubles en feu, des vies soufflées et réduites en cendres, j'ai été troublée de la ressemblance entre les images de Sandra\* et celles-ci. Si proches dans leur horreur.

Pourquoi se faire la guerre ? C'est une question que je me suis toujours posée. Je ne crois pas avoir connu le monde en paix, bien que les guerres nous paraissent souvent passées ou lointaines. Je pensais, sûrement utopiquement, que l'Histoire nous avait déjà montré l'atrocité des conflits, et que nous en aurions tiré les leçons. C'est triste de voir l'Histoire se répéter, ça nous dépasse et ça serre nos gorges à tous.

\*Sandra est le nom que l'on donnait à Alexandra dans sa famille

Dans *La Peste*, Albert Camus écrit : « Quand une guerre éclate, les gens disent : " Ça ne durera pas, c'est trop bête. " Et sans doute une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de durer. La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi. »

Ce qu'il se passe en Ukraine est une tragédie. Nous sommes tous concernés par le retour de la paix, je ne crois pas au discours selon lequel nous ne pouvons rien faire à notre échelle.

Lisons, écoutons, observons l'Histoire, prenons conscience de notre universalité et n'oublions pas que la liberté n'est jamais admise. Elle se défend.

« Tout a commencé alors que j'avais 27 ans, et mon regard sur le monde était encore celui d'une adolescente. La vocation de photographe, que j'héritais de mon père, ne m'avait jamais confronté ni à la mort, ni à la violence, et la guerre n'avait pour moi qu'une valeur abstraite. » disait Sandra. Ses photographies en Yougoslavie résument, à mes yeux, toute l'injustice d'une guerre. Les conséquences d'une guerre sont concrètes et ses premières victimes sont les Hommes. Sandra est toujours parvenue à rendre compte de cela, de l'humanité d'une guerre, de sa valeur concrète justement. Cette exposition rend hommage aux civils, à ces hommes et femmes soudainement pris de court par la violence. Elle rend aussi hommage aux journalistes, je crois en l'importance de l'information. Sans eux, sans leur courage et leur désir de montrer la vérité du monde, nous ne pourrions pas nous confronter tant aux joies qu'aux violences de ce qui nous entoure.

Lucie Saada



© Alexandra Boulat

## ALEXANDRA BOULAT

Alexandra Boulat est née à Paris le 2 Mai 1962. Elle commença par des études d'art graphique et d'histoire de l'art aux Beaux Arts de Paris.

En 1989, après 10 ans de peinture, elle décide de marcher sur les traces de son père, Pierre Boulat, photographe de *Life Magazine* pendant 25 ans, et devient photojournaliste. Jusqu'en 2000 elle est représentée par l'agence Sipa Press. En 2001, elle co-fonde l'agence VII. Ses reportages de news ou magazine, ont été publiés dans les plus grands magazines de la presse internationale, et principalement par le *National Geographic Magazine*, *Time* et *Paris Match*. Elle a reçu de nombreux prix pour la qualité de son travail.

Alexandra a couvert l'actualité, les conflits et les faits de société, mais elle a aussi réalisé des reportages sur les pays et les peuples. Parmi ses nombreux travaux, figurent la guerre dans l'ancienne Yougoslavie, qu'elle a suivi de 1991 à 1999, ainsi que la Croatie, la Bosnie et le Kosovo; la chute des talibans, le peuple Irakien pendant l'embargo dans les années 90 et l'invasion de Bagdad par les armées de la coalition en 2003. Puis elle a concentré son travail sur le conflit Israélo-Palestinien. Elle a également réalisé des reportages sur la famille de Yasser Arafat et la dernière collection d'Yves Saint Laurent en 2001. D'autres importants reportages concernaient l'Indonésie, l'Albanie et les Berbères du Maroc. Son dernier travail portait sur la femme musulmane au Moyen-Orient et à Gaza.

Ses photographies ont été acquises par différents Musées, y compris, en France, la MEP et le FNAC . En 2007, elle a été nommée chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

Alexandra Boulat est décédée le 5 octobre 2007.



© Alexandra Boulat

# RENCONTRE

## Jean-François Leroy

L'histoire et les enjeux du festival Visa pour l'Image - Perpignan

Interview : Jean-Luc Soret  
Réalisation : Sylvain Chatelain  
Septembre 2022  
Durée : 8'17



# LECTURE

## Agnès Sajaloli

Mettre en résonance photojournalisme, littérature et poésie.

Extraits de : *Nous, l'Europe : banquet des peuples* (2019, Actes Sud) et *De sang et de lumière* (2017, Actes Sud) de Laurent Gaudé.

Accompagnement à l'accordéon : Prêle Abelanet

Durée : 35'



« Face à la force du travail photographique et de la démarche d'Alizé Le Maout, de Giles Duley et d'Alexandra Boulat il était selon moi nécessaire de mettre ces propositions en résonance avec Nous, l'Europe : banquet des peuples et De sang et de lumière de Laurent Gaudé.

D'abord pour la convergence des regards de ces créateurs.

Il s'agit pour l'un comme pour les autres de rendre compte de la réalité du monde, d'assumer cet engagement, et d'incarner chacun à leur manière ce que vivent les témoins directs de la violence du monde. En ce sens, l'œuvre littéraire de Laurent Gaudé, en prise directe avec les voyages qu'il a réalisés (jungle de Calais, Bangladesh, Kurdistan irakien, Port au Prince, etc...) et aux reportages qu'il en a fait dans la presse, s'apparente au travail des photoreporters exposés dans le cadre du cycle Le monde sous nos yeux.

Ensuite pour le lien que ces œuvres établissent entre l'Histoire et notre réalité d'aujourd'hui.

Qu'il s'agisse de la Première Guerre mondiale, des ravages du colonialisme, notamment sur le continent africain, de la guerre en Bosnie, ou de ce que l'on nomme « la crise des migrants », les clichés de Giles Duley, d'Alexandra Boulat ou les portraits des photojournalistes réalisés par Alizé Le Maout et exposés en diptyque face aux photographies emblématiques de ces témoins du monde rejoignent en bien des points certains textes de Laurent Gaudé, et je pense tout particulièrement à Cris et à Eldorado, Et les colosses tomberont, Danser les ombres, Ouragan, bien sûr.

Enfin et surtout pour la place accordée au lecteur/spectateur dans leur travail respectif.

Que nous plongions dans la lecture de leurs écrits ou la contemplation de leurs photographies, l'exigence de leur démarche, la qualité de leur travail, la sensibilité de leur approche nous enjoignent à changer notre regard sur le monde et à quitter nos solitudes pour accéder à une dimension collective.

Parmi tous les ouvrages de Laurent Gaudé, il m'a semblé qu'il fallait privilégier son écriture poétique, peut-être plus resserrée, plus tranchante, plus rythmée, et mieux à même de faire l'objet d'une lecture de 35 minutes.

Et Nous, Europe : banquet des peuples comme De sang et de lumière résonnent selon moi avec une force particulière pour cette exposition : d'abord parce qu'ils permettent de créer des liens directs avec certaines des photographies présentées au plan historique et géographique, ensuite parce qu'ils constituent un véritable manifeste d'une « poésie engagée », raison pour laquelle j'ai choisi de mêler les deux textes, enfin parce qu'ils nous permettent de nous mettre en chemin de notre propre humanité. » - Agnès Sajaloli

## **AGNÈS SAJALOLI**

Après des études de lettres et de théâtre, Agnès Sajaloli a mené conjointement une carrière d'enseignante, de comédienne et de metteur en scène. Ayant créé une cinquantaine de spectacles et de salons de lecture axés sur le croisement des disciplines artistiques et l'élaboration de projets d'action culturelle en direction de publics très variés, elle a été artiste associée en charge de l'action culturelle à la Scène Nationale de Châteauroux, directrice de l'Établissement National de Production et de Diffusion Artistique Le Grand Bleu de Lille, puis directrice de l'Établissement Public de Coopération Culturelle du Mémorial du Camp de Rivesaltes. Elle mène aujourd'hui divers projets autour de la vie littéraire (écriture, lectures publiques, programmation, formation...) ouvert à de très larges publics, notamment en direction de la jeunesse.



# CENTRE INTERNATIONAL DU PHOTOJOURNALISME PERPIGNAN

Le cycle d'expositions LE MONDE SOUS NOS YEUX  
est organisé avec le concours de :



## PERPIGNAN LA RAYONNANTE



ainsi que des entreprises privées qui soutiennent les actions de  
l'association Visa pour l'Image - Perpignan.

À tous les partenaires, nous exprimons notre gratitude.

**CIP / Centre International du Photojournalisme**  
ASSOCIATION VISA POUR L'IMAGE - PERPIGNAN  
24 rue François Rabelais, Couvent des Minimes 66000 Perpignan  
[www.photo-journalisme.org](http://www.photo-journalisme.org) - 04 68 62 38 00

